PRESSES
UNIVERSITAIRES
DE FRANCE

Hervé Dumez
Henri Guitton

# L'Économiste

*La science et le pouvoir: le cas Walras*

Scientifique, conseiller du prince, impliqué dans les débats politiques, l'économiste occupe une place centrale et ambiguë entre science et pouvoir. Hervé Dumez en montre les racines historiques en s'intéressant au « cas Walras ».

Léon Walras (1834-1910), le plus brillant des économistes français, recalé à Polytechnique et mis à la porte de l'Ecole des Mines, est rejeté par les économistes en place. Il est nommé à Lausanne grâce à l'intérêt que lui témoigne L. Ruchonnet, futur président de la Confédération helvétique. Malgré la qualité de son œuvre et l'amitié de Jules Ferry, il ne parvient pas à obtenir une chaire en France. L'étude de sa correspondance montre l'économiste en proie à l'hostilité du milieu scientifique établi, cherchant à constituer un nouveau réseau, dialoguant avec les hommes politiques, démontrant mathématiquement la supériorité de la libre concurrence tout en se déclarant socialiste.

Aussi le lecteur n'est-il pas surpris de percevoir au fil des pages la persistance des mécanismes institutionnels et l'écho de débats, de controverses qui animent toujours, aujourd'hui, les milieux intellectuels et politiques français.

Hervé Dumez travaille au Centre de Recherche en Gestion de l'Ecole Polytechnique.

33-34

*L'économiste, la Science*
*et le Pouvoir :*
*le cas Walras*

8° R
80 937
(31)

19

*SOCIOLOGIES*

*Collection dirigée par Raymond Boudon*
*et François Bourricaud*

ISSN 0154-215X

Hervé Dumez

# L'ÉCONOMISTE, LA SCIENCE ET LE POUVOIR :

## *Le cas Walras*

*Préface de Henri Guitton*

Presses Universitaires de France

DI - 10-04-19[illegible]6-07718

ISBN 2 13 039095 1

Dépôt légal — 1re édition : 1985, novembre

© Presses Universitaires de France, 1985
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris

# *Sommaire*

*Remerciements* 7

*Préface par Henri Guitton* 9

*Introduction* 15

Méthode 22
Matériaux 29

PREMIÈRE PARTIE

*PAYSAGE*

*Chapitre 1 / La demande* 33

1 / L'hypothèse de la demande sociale 33
2 / Déconstruction de la demande sociale 42

*Chapitre 2 / L'offre* 51

1 / L'Ecole libérale 51
2 / L'économie politique des professeurs 69

*Chapitre 3 / Les idées walrassiennes sur le marché* 83

1 / Walras et les économistes 83
2 / Walras et les ingénieurs 97

*Chapitre 4 / Conclusion* 115

DEUXIÈME PARTIE

*ITINÉRAIRE*

*Chapitre 5 / Formation* 127

1 / Portrait de l'économiste en jeune recalé 127
2 / La création continuée 139

*Chapitre 6 / Walras et Lausanne* 153

*Chapitre 7 / L'économiste et le ministre (Walras et Ferry)* 179

*Chapitre 8 / Les deux ministres* 201

*Chapitre 9 / Stratégie et émergence* 207

1 / La science 208
2 / Stratégie 221
3 / La percée internationale 222
4 / L'émergence en France : un discret cheminement 227

*Chapitre 10 / Postérité* 241

*Conclusion* 245

*Bibliographie* 253

*Index des noms* 265

*Index des matières* 270

# *Remerciements*

J'adresse tous mes remerciements à Raymond Boudon qui a guidé de ses conseils l'élaboration de cet ouvrage.

Aux chercheurs du Centre de Recherche en Gestion de l'Ecole Polytechnique, et particulièrement à Michel Berry, directeur du C.R.G., souvent présent dans ces pages.

A J.C. Chamboredon et au laboratoire de sciences sociales de l'Ecole Normale Supérieure.

A Mmes Claudie Bidard, Levan-Lemesle, à Mme la bibliothécaire du Musée Social.

A Gilles de Margerie.

Aux personnalités vaudoises qui m'ont aidé dans mes recherches, et parmi elles :

J.C. Biaudet, professeur honoraire, G. Busino, professeur, à l'Université de Lausanne.

M. Steiner, directeur des Archives Cantonales Vaudoises.

Melle Kaeser du département des manuscrits de la Bibliothèque Cantonale et Universitaire de Lausanne.

Enfin, à Claude Riveline, professeur à l'Ecole Nationale Supérieure des Mines de Paris, à qui cet ouvrage doit tant. Qu'il trouve ici l'expression de toute ma gratitude.

# Préface



*Walras a joué un grand rôle dans notre formation. Nous l'avons tous plus ou moins enseigné. Plusieurs d'entre nous ont écrit des ouvrages sur lui. Plusieurs thèses de doctorat lui ont été consacrées. Le regretté William Jaffé a publié son immense correspondance. La* Revue d'Economie Politique *l'a souvent évoqué. A Lausanne, nous avons célébré le centenaire de son premier cours (1871). On pourrait alors poser la question : mais comment peut-on dire de nouvelles choses sur le maître de Lausanne ? Nous avions l'impression de déjà bien le connaître, de presque tout savoir sur sa vie, l'incompréhension qu'il a suscitée, son admiration pour son père, les traits essentiels de sa physionomie, l'économie mathématique dont il est l'un des pères.*

*La lecture du présent ouvrage nous révèle que nous avions encore beaucoup à apprendre. C'est sous un aspect nouveau que cette grande figure nous apparaît. Il y a tellement de manières de connaître un auteur, selon que l'on se livre à une analyse rétrospective ou prospective, selon que l'on se place à l'époque où il a écrit, ou qu'on l'apprécie par rapport à l'époque où nous sommes. Il nous manquait la perspective sociologique, celle qui nous fait comprendre ce qu'Hervé Dumez appelle l'émergence d'une doctrine ou d'une théorie. Il n'est pas économiste de formation. Je ne m'en attriste pas. Nous n'avons connu que trop tard les philosophes et les sociologues. Je me suis réjoui que l'Ecole Normale Supérieure et les facultés de Sciences Economiques se soient rapprochées pour travailler ensemble et faire converger leurs recherches. J'en dirais autant de l'Ecole Polytechnique et du Centre de Recherche en Gestion où notre auteur, venant de la rue d'Ulm, est maintenant attaché.*

*Comment ne relèverait-on pas, avec quelque malice, que Léon Walras n'appartenait à aucune des deux grandes Ecoles, ni de la rue Descartes, ni de la rue d'Ulm où son père y fut en 1820 le condisciple d'Antoine Augustin Cournot. Lui-même ne fut qu'élève libre à l'Ecole des Mines.*

*La thèse de doctorat d'Hervé Dumez s'intitulait : l'émergence de l'économie mathématique. En paraissant aujourd'hui elle s'appelle désormais :* L'Economiste, la Science et le Pouvoir : le cas Walras.

*Walras est en effet un cas singulier, inclassable, inimitable.*

*Je ne vais pas suivre pas à pas les étapes du livre. Mais puisqu'il est question, dans un style imagé, de paysage et d'itinéraire, qu'il soit permis au préfacier de parcourir lui aussi un itinéraire et de s'inspirer d'un paysage.*

*Un auteur et toute son oeuvre s'expliquent-ils par autre chose que ce qu'il a été lui-même, c'est-à-dire également par les autres : ceux qui l'ont précédé, ceux qui l'ont entouré, l'atmosphère générale dans laquelle il a vécu ?*

*Cette question, on se l'est toujours posée, mais elle est renouvelée par les sociologues. La réponse que nous donne Hervé Dumez éclaire toute l'existence de Walras.*

*Léon est expliqué par Auguste. Ce père qu'il vénérait a voulu que son fils réalise ce que lui-même, pensait-il, n'avait fait que très imparfaitement. Lui, qui était un littéraire, devinait l'importance qu'allaient prendre les mathématiques pour l'édification de cette discipline qui le fascinait : l'économie politique. Ces mathématiques, il les connaissait mal. L'influence de Cournot est ici certaine.*

*Mais comment le père ne pouvait-il pas être déçu des échecs de son fils à Polytechnique et à l'Ecole des Mines. Déçu, mais pas du tout découragé. Et voici un deuxième trait qui fait comprendre Léon. Hervé Dumez n'hésite pas à employer les termes désobligeants de recalé et même de raté. On peut tirer d'événements immédiatement malheureux une heureuse philosophie de l'existence.*

*Ceux qui réussissent trop vite ce qu'ils entreprennent, qui ne sont en particulier jamais refusés aux concours, qui ne connaissent que des succès, ne sont pas forcément les plus grands.*

*J'ajoute une troisième remarque qui intéresse plus spécialement la science économique. Léon Walras, qui demeure un des des créateurs de l'économie mathématique était un médiocre mathématicien. Il devait être lent à les assimiler. Maurice Allais nous l'a révélé : il avait, paraît-il, de la peine à comprendre le multiplicateur de Lagrange. Que dirait-il aujourd'hui à la lecture de celui qui a pour ainsi dire*

*réécrit toute son Economie Pure dans le langage mathématique d'aujourd'hui, qu'il serait encore plus incapable de saisir : Gérard Debreu ?*

*Ceux qui sont les plus forts en mathématiques le demeureront toujours mais, à la vérité, ils ne feront peut-être pas progresser la science économique. Je ne crois pas être le premier à le dire. Ils font progresser la mathématique ; ils construisent des théories qui, pour l'heure, sont plus des avancées mathématiques que des améliorations économiques.*

*Léon Walras a dû être un bon professeur, sachant distinguer et développer avec rigueur. Il eût aimé se mettre au service de l'Université française. Mais les Facultés de Droit n'étaient guère portées à accueillir, parmi des juristes, un défenseur d'une économie mathématique. Au surplus, les premiers économistes étaient de tendance libérale. Ils occupaient tous les postes disponibles.*

*Il est intéressant de parler des relations de Walras avec l'Académie des Sciences morales et politiques. Il aurait aimé qu'elle pût l'aider à faire carrière mais, là encore, c'était un désir impossible à satisfaire. L'Académie était sous la coupe des grands libéraux de l'époque : Baudrillart, Leroy-Beaulieu, Wolowski, Michel Chevalier. Et cependant, Walras ne la méprisait pas. Durant le mois d'août 1874 (elle siégeait alors au plus fort de l'été), il y donna deux communications. Il a raconté d'une manière pittoresque ses impressions. Elles sont sévères. Selon qu'on a eu l'honneur d'y pénétrer, ou au contraire l'amertume de n'en point faire partie, les pensées qu'on exprime ne sont pas de la même veine. On la loue ou on la dénigre. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les auditeurs de l'époque ne pouvaient pas deviner la grandeur qu'allait connaître le nouveau maître.*

*Ayant été externe à l'Ecole des Mines, et quand on sait que cette grande Ecole est devenue aujourd'hui une pépinière de nos meilleurs économistes, on peut se demander : quels furent les rapports de Walras avec les ingénieurs ? Les pages d'Hervé Dumez sur le problème des chemins de fer nous apprennent beaucoup, notamment sur E. Cheysson et C. Colson. On aime retrouver l'influence de Dupuit, reliée à celle de Cournot. Mais, au fond, Walras a été plus proprement théoricien qu'ingénieur. Au contraire, Dupuit, partant de l'économie appliquée aux transports, en tant qu'ingénieur des Ponts, avait été, par ses connaissances techniques, un des fondateurs de l'économie marginale.*

*Je dois enfin rechercher les liens du pouvoir et de la science économique. C'est un problème qui s'est toujours posé. Sans doute*

*au temps du mercantilisme le pouvoir et la science étaient associés. Le terme* Reich *désigne à la fois la richesse et l'Etat. Il n'y a richesse que par et pour l'Etat, et pas de richesse sans Etat. Le XIXe siècle a voulu au contraire opérer une dissociation. L'économie politique a eu la prétention de se transformer en économique, à l'imitation de la physique. La mathématique fut précisément en partie responsable. Et c'est pourquoi Walras avait, lui aussi, séparé son Economie Pure de son Economie Appliquée.*

*Que faut-il donc penser ?*

*Il convient d'abord de situer Walras par rapport au pouvoir et lire avec attention les chapitres où Hervé Dumez nous relate les relations de Walras avec Jules Ferry et Ruchonnet, les deux ministres qui devaient lui valoir une chaire en France ou en Suisse. S'il a accepté Lausanne, il ne renonçait pas à Paris, ou même Montpellier. Nous l'avons déjà noté : malgré ses échecs, il ne se décourageait jamais. Le temps était passé où, à trente-cinq ans, il avait tenté d'être romancier, puis journaliste et même banquier. A Lausanne, il était enfin "casé", comme s'en réjouissait sa mère. Mais cela ne l'empêchait pas de viser plus haut, grâce à son savoir-faire avec le pouvoir. Pourquoi pas l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, une chaire à l'Ecole des Ponts, ou même le Collège de France ? J'ai souvent constaté qu'on pouvait voir associées, chez des esprits de haute qualité, la modestie et l'ambition, ou du moins l'audace.*

*Nous apprenons comme il a souffert de l'échec à l'agrégation de sciences économiques de son premier disciple français : A. Aupetit. Lui-même n'en était plus à ce stade. Il a toujours eu la conscience secrète qu'il avait fait, plus que tout autre, une grande œuvre. Ce n'était pas parce qu'elle était incomprise qu'elle n'était pas, à ses yeux, une grande œuvre. C'est pourquoi le problème qui hante la fin de sa vie est la conservation de tous ses dossiers, pour qu'ils passent à la postérité.*

*Mais le cas Walras me pose une question plus large sur le rapport de la science et du pouvoir.*

*Le livre que François Fourquet a publié en 1980 pour retracer l'histoire de la comptabilité nationale et du plan est intitulé : les comptes de la puissance. Sans doute Walras n'avait aucune idée de la comptabilité nationale. Il ne s'agissait pas pour lui de mesurer, mais de dégager les concepts et d'assurer d'abord une connaissance qui pourrait plus tard seulement donner lieu à des mesures. Mais je me demande si, pour cette connaissance préalable, il n'y a pas, comme pour la connaissance subséquente, une volonté cachée, encore*

*inconsciente, de puissance. J'aimerais rechercher les relations entre connaissance et puissance. Fourquet va jusqu'à parler de la* libido cognoscendi *qui, à son sens, ne serait qu'une variante de la* libido dominandi.

*Pour beaucoup d'entre nous, c'est l'économie pure qui, à elle seule, fait la grandeur de Walras. Au fond, c'est peut-être le réduire ou le mutiler. Le réel ne doit pas être éloigné de l'imaginaire.*

*Sans doute Léon n'oublia pas la promesse solennelle qu'il fit à son père, au soir d'une promenade dans la vallée du Gave de Pau, de se consacrer à la théorie économique, encore si balbutiante. Mais il faut aussi se souvenir qu'il voulait être une sorte de médecin, un ingénieur social, un réformateur. Et c'est pourquoi le savant devait en sa personne être allié au pouvoir. C'est pourquoi l'économie pure devait se prolonger par une économie appliquée et une économie sociale. Quitte à savoir si le lien est parfait entre la première et les deux autres.*

*Oui, Walras a bien été un cas dans l'histoire de la pensée économique renouvelée par la pensée sociologique. Dans cette sorte d'intrigue qu'il a construite, Hervé Dumez nous l'a bien fait saisir. Il a même parlé, à la suite de son maître, le professeur Boudon, des stratégies de Walras, et, d'une manière plus imprévue, il a utilisé la métaphore du traceur isotopique.*

*Il s'est enfin permis, dans les dernières lignes, une comparaison avec Marshall et Keynes – les deux maîtres de Cambridge, qui n'ont pas été des cas. Ils n'ont pas eu à quitter leur patrie, le succès universitaire les a toujours grandis. Ils n'ont pas eu à se demander ce que devait être, dans le drame d'une vie personnelle, la carrière d'un économiste. Le sait-on du reste mieux aujourd'hui, dans ses relations avec les autres hommes de science et au contact des hommes du pouvoir ?*

*Ce qu'il y a de sûr, c'est que nous sommes reconnaissants à Hervé Dumez de nous avoir si bien campé son personnage.*

Henri GUITTON

# *Introduction*

"Un jour, j'avais envie de raconter une histoire, ou plutôt : un jour, il y avait une histoire qui avait envie d'être racontée"

Rabbi Bounan de Pshiskhe.

L'économiste, la Science et le Pouvoir. Le thème se prêterait volontiers à variations sur l'air, décidément à la mode, des rapports entre savoir et pouvoir. L'économie, qui oscille depuis sa naissance entre "économie politique" et "science économique", tenant dans les sociétés contemporaines une place si importante, appelle ce développement.

Ceci n'est pourtant pas une dissertation : bien plutôt un récit exemplaire, au sens des "nouvelles exemplaires" de Cervantès, une fable, dont la leçon sera laissée en blanc par l'auteur. Au lecteur de la tirer. Certains personnages rencontrés, des propos cités, des aperçus touchant au fonctionnement des institutions, françaises notamment, ne manqueront sans doute pas de lui évoquer quelques rapprochements avec des faits contemporains. Peut-être percevra-t-il certaines continuités, certaines rémanences. Des évolutions aussi, bien sûr. Pour notre part, nous nous en tiendrons à notre histoire.

Ainsi donc, *l'économiste* : Léon Walras, pour Schumpeter le plus grand, avec Quesnay et Cournot. Il marque profondément l'histoire de l'économie ; par ses concepts d'une part, puisqu'il décrit le premier la vie économique sous la forme d'un modèle d'interdépendance de plusieurs marchés en équilibre ; d'autre part, par son style, puisqu'il utilise résolument les mathématiques[1], transformant

1. Reprenant la démarche de Cournot qui avait, le premier formulé mathématiquement les fondements de la théorie économique. Cf. Ménard (Claude), *La formation d'une rationalité économique : A. A. Cournot*, Paris, Flammarion, 1978.

en profondeur une théorie économique jusqu'alors classée dans les sciences dites morales et politiques.

*La Science.* Dès le début du XIXè siècle, avant que ses fondements ne soient mathématisés, l'économie apparaît comme la plus scientifique de ces sciences morales et politiques : ayant développé un type d'analyse rigoureux et original, avec ses hypothèses vérifiées par l'expérience (notamment historique).

Le "milieu scientifique" est, à l'époque où Walras développe ses concepts, peu structuré. Etre économiste n'est pas une profession, au sens sociologique du terme : est économiste quiconque a lu quelques ouvrages (essentiellement Say et Smith) et a été accepté, coopté, par le milieu. Ce n'est qu'en 1877 que l'économie, entrant comme matière dans le cursus des facultés de droit, commence à se professionnaliser : encore ne l'est-elle alors, surtout, que sous la forme d'une sous-discipline du droit.

Walras proposant de la mathématiser a deux options possibles : convertir le milieu des économistes, littéraires ou juristes de formation, aux mathématiques ; ou faire évoluer l'économie vers les mathématiques appliquées. Dans ce deuxième cas, il faut faire basculer le milieu scientifique.

Le conflit entre Walras et ses contemporains économistes recouvre, on le verra, deux conceptions de la Science totalement opposées.

*Le Pouvoir* est avant tout représenté par deux personnalités de premier plan : tout économiste n'a pas la chance de compter au rang de ses amis proches Jules Ferry, Ministre de l'Instruction publique puis Président du Conseil, et Louis Ruchonnet, Conseiller d'Etat du Canton de Vaud puis Président de la Confédération Helvétique.

Mais le dialogue se noue également entre Walras et ce qu'il est convenu d'appeler des "technocrates" : un futur gouverneur de la Banque de France, un futur gouverneur de la Banque d'Italie, par exemple, des ingénieurs occupant des postes dans des ministères ou de grandes organisations économiques.

Tous ces éléments, sur lesquels une longue et abstruse dissertation pourrait se développer, se nouent en une intrigue : car il existe bien un "cas" Walras.

La pensée de Walras, tout d'abord, est complexe et inclassable dans des catégories simples. M. Allais a donné l'expression la plus juste : Walras, encore aujourd'hui[1] est largement "méconnu"[2].

1. En témoignent quelques biographies et articles récents.
2. Allais (Maurice), *Walras pionnier de l'économie mathématique et réformateur méconnu.*

L'image qu'en a retenue la postérité[1] est tronquée : on voit en lui le père du modèle d'équilibre général, un libéral tenant de la concurrence pure et parfaite. A y regarder de plus près, la modélisation de Walras, comme toute modélisation, met en relief les conditions de validité, de pertinence du modèle. Walras montre clairement sous quelles *conditions* peut opérer la concurrence pure et parfaite. Lorsque ces conditions ne sont pas remplies et ne peuvent pas l'être, il convient de développer un autre modèle, celui du comportement économique en régime de monopole. Ainsi Walras est-il, dès les années 1875, favorable à la nationalisation des chemins de fer ou, au moins, à leur administration par l'Etat. C'est à l'époque une idée de gauche, et même d'extrême gauche. Ainsi est-il également favorable à la régulation par l'Etat de l'offre de monnaie.

On méconnaît souvent cet aspect des choses (une telle méconnaissance tient à une mauvaise compréhension du processus intellectuel qu'est la modélisation) : si Walras établit "scientifiquement", mathématiquement, le maximum d'utilité que procure la concurrence pure et parfaite, il en définit très rigoureusement (et donc de façon très restrictive) les conditions d'application. Cet aspect de la théorie économique est développé dans son économie appliquée.

Mais il est un autre aspect, encore plus méconnu, de son œuvre : l'économie sociale. M. Allais a attiré l'attention sur elle, sans éveiller semble-t-il beaucoup d'échos. Pourtant, sous des dehors quelque peu bizarres et archaïques, elle présente un intérêt certain. Walras y propose principalement de supprimer tout impôt et de nationaliser la propriété foncière. Le budget de l'Etat serait alors assis uniquement sur la rente foncière et le fermage. En un temps où le rôle de l'Etat est fortement mis en cause, où l'on éprouve, à gauche comme à droite, le besoin de limiter le volume des prélèvements obligatoires de façon empirique et étrange (déficit du budget fixé à 3% du PIB, prélèvements obligatoires fixés à 42, 43 ou 40% du PIB), la réflexion de Walras est particulièrement intéressante en ce qu'elle s'efforce de définir *a priori* la sphère d'intervention de l'Etat et la sphère d'autonomie de l'individu.

Faute souvent de saisir toute la pensée de Walras dans son articulation, en n'en retenant que l'aspect "concurrence pure et parfaite" et en laissant tomber la réflexion très riche portée sur l'Etat, on classe Walras dans des catégories aussi absurdes que celles des économistes "néo-classiques".

1. Voir plus loin, chapitre 10.

Ce qui nous retiendra dans les pages qui vont suivre, c'est surtout l'aspect inclassable de cette pensée : le père de l'assise scientifique du libéralisme économique, se considérait lui-même comme un "socialiste scientifique"[1]. Et ses contemporains ne s'y sont pas trompés : considéré par les libéraux comme un socialiste (Joseph Garnier l'étrille de belle manière dans le *Journal des Economistes* après son intervention au Congrès de l'impôt de Lausanne, le traitant précisément de "socialiste", accusation extrêmement grave à l'époque), objet de méfiance pour les socialistes eux-mêmes (les lecteurs de la *Revue Socialiste* protestent contre la publication de son article sur le problème fiscal qui va directement à l'encontre des thèses défendues par la *Revue*), Walras est perpétuellement en porte-à-faux vis-à-vis des idées de son temps, quelles qu'elles soient.

Une pensée difficilement classable, par les difficultés qu'elle rencontre pour s'exprimer – difficultés à se faire éditer, publier, difficultés rencontrées pour trouver un poste universitaire, etc. – est un remarquable révélateur des rigidités propres au système institutionnel dans lequel elle cherche à se faire entendre.

A pensée inclassable, penseur hors statut : c'est le deuxième élément du "cas" Walras.

Le personnage, en effet, est assez passionnant. Ayant échoué au concours d'entrée à l'Ecole Polytechnique, entré à l'Ecole des Mines de Paris comme élève externe, ayant triplé sa classe et en étant ressorti sans diplôme[2], romancier à compte d'auteur et sans succès, journaliste à la carrière rapidement brisée, banquier banqueroutier, sa chance est de trouver, malgré ces handicaps et dans des conditions que l'on étudiera plus loin[3], une chaire à l'Académie de Lausanne.

Autodidacte en grande partie (n'ayant eu, plus exactement, pour seul maître que son père), porteur d'une idée de génie : mathématiser la théorie économique sous la forme d'une interdépendance de marchés en équilibre. Une telle idée avait d'ailleurs quelque chose d'étonnant pour cet autodidacte assez piètre mathématicien[4], nous l'avons rapportée à ce que nous avons appelé l'"imaginaire" walrassien.

L'expression est emprunté à Malraux, qui parle d'"imaginaire culturel" à propos des peintres de l'irréel : une conception de leur

1. "Oui : je dis qu'en fait de science, nous pouvons être hardiment socialiste", *Revue Socialiste*, XXIII, Avril 1896, nº 136, p. 394.
2. L'erreur est souvent faite de le croire ingénieur civil des Mines.
3. Voir le chapitre 6.
4. "J'ai appris le calcul différentiel tout seul et n'ai probablement pas su faire un bon choix entre les diverses méthodes par lesquelles on en établit le fondement", Jaffé, 1010.

art, une échelle de valeurs s'impose à eux et domine leur pratique au point qu'ils la projettent sur ce modèle. Walras, par sa lecture des grands classiques de la science (Descartes, Newton, Lagrange, etc.), par ses échecs scolaires aussi, qu'il essaie – dirait-on aujourd'hui – de "compenser", est profondément marqué par une certaine conception de la science et de la révolution scientifique : pour lui, le nec plus ultra est de mathématiser un domaine informe. La notion d'"imaginaire" entend désigner cette échelle de valeurs, cette conception de la science qui modèle a priori la pratique scientifique de Walras, ce projet qui s'impose à lui comme une évidence, hors de la réalisation duquel il lui semble ne pas pouvoir trouver de salut. Même si la formation mathématique n'est pas à l'exacte hauteur de ce projet.

Au total, Walras, socialiste aux yeux des libéraux, libéral aux yeux des socialistes, piètre mathématicien voulant à toute force mathématiser l'économie, autodidacte sans diplôme, est cet excellent révélateur de rigidités des systèmes institutionnels. L'une des tentations de ce travail fut de se servir des idées de Walras, de sa carrière, comme d'un traceur isotopique[1] : en biologie, on injecte un traceur, ayant des caractéristiques propres, dans un organisme et l'on suit sa trajectoire. Ici, on suit l'itinéraire d'un individu atypique (en bref, un autodidacte sans diplôme et génial) dans un système institutionnel : ses échecs, ses réussites, éclairent les points de rigidité du système ou, au contraire, sa souplesse ; mettent en évidence, les pensées et arrières-pensées, les conceptions sous-jacentes, de ses interlocuteurs (qu'ils lui soient favorables ou défavorables).

Tout naturellement, cette façon d'écrire l'histoire de Walras nous amène (lui-même ne manque pas de la faire) à comparer la manière dont il fut accueilli en Suisse et, il faut bien le dire, rejeté en France.

Le 16 décembre 1984 fut le cent-cinquantième anniversaire de la naissance de l'économiste. Si Lausanne, qui, de son vivant, lui avait attribué une chaire, fêta en grande pompe le centième anniversaire de son arrivée sur les bords du Léman en 1971, les milieux français, qui reçurent si mal ses idées, qui ne surent pas, ou ne voulurent pas, lui trouver un poste d'enseignant dans son pays d'origine, n'organisèrent rien, à notre connaissance. Mieux, seuls les *Eléments d'économie pure* sont disponibles dans une maison d'édition française : sa correspondance fut éditée par un Américain

1. La métaphore est de Vincent Degot, Réunion interne, CRG.

avec l'aide de l'Académie Royale des Pays-Bas, ses autres ouvrages ne furent republiés que par une maison italienne.

Difficile de ne pas écrire cette biographie sur l'air allègre de "aux grands hommes la patrie reconnaissante". Il est vrai que, sur ce point au moins, le "cas" Walras est moins original que sur d'autres. Tout ceci pourrait n'être qu'anecdotique, si Walras lui-même n'avait voulu faire de son propre cas un cas exemplaire.

Si, en effet, la métaphore du traceur convient bien à Walras, c'est qu'il ne manqua pas de laisser des rayonnages de traces derrière lui.

Car le chercheur qui se trouve devant l'impressionnant alignement de cartons que constitue le fonds Walras (FWI) de la bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne, département des manuscrits, est quelque peu effrayé : ce fonds contient 2718 brouillons de lettres de Walras et 2674 lettres de correspondants, sans compter les papiers divers – articles, livres, notes, etc. La monumentale édition de William Jaffé ne comporte elle-même "que" 931 lettres de Walras (34% du fonds) et 720 lettres de correspondants (24% du fonds). Il existe un autre fonds Walras à Lyon qui représente environ la moitié des collections vaudoises en volume.

Nombre de biographes, donc, doivent envier l'historien qui s'intéresse à cet économiste. Il écrivait beaucoup, et conservait tous les brouillons de ses lettres. Comme les réponses de ses correspondants. Il prenait soin de classer ces différents papiers : durant l'été 1881 (il lui reste près de trente ans à vivre, et à écrire), il met de l'ordre dans ses archives et celles de son père : 37 cartons, qu'il entrepose avec soin. Il déménage même en 1905 pour les installer plus commodément : "Je suis toujours aux Brayères", explique-t-il à Charles Gide, "mais je suis passé au 2è étage du pavillon de l'Ouest au 3è du pavillon de l'Est où j'ai, avec une plus belle vue, un appartement plus tranquille et plus commode. Ma fille y sera à l'aise après moi, grâce au transport que j'ai effectué de mes manuscrits, papiers, brochures, etc, dans une belle mansarde où elle les tiendra, suivant mes instructions, à la disposition des savants"[1]. Agréable attention à l'égard des historiens futurs. Pour être bien sûr de la conservation de son fonds, Walras négocie avec l'Université de Lausanne. Ces négociations n'aboutissent pas dans l'immédiat, c'est l'une des raisons qui le poussent à se présenter au prix Nobel : le montant du prix lui permettrait de s'offrir une petite maison dont le toit pourrait

1. Jaffé, 1587.

abriter en toute sécurité sa correspondance et ses œuvres, sans oublier celles de son père. Dernière délicatesse à l'égard de l'historien futur, il rédige la biographie de ce dernier et la sienne propre.

Or ces deux biographies, dans la manière même dont elles furent écrites, manifestent la "demande" de l'économiste. A une amie, il écrit en effet : "Dans les musées et les galeries, les portraits m'intéressent tout particulièrement. Je n'ai pas eu la prétention de nous peindre en pied, mon père et moi. Mais j'ai tâché de retrouver ma plume de littérateur pour faire deux croquis vivants se détachant sur ce fond : les conditions de la philosophie et de l'économie politique et sociale en France sous la Restauration, Louis Philippe et la Seconde République, et sous le Second Empire et la Troisième République"[1]. Deux portraits d'économistes situés dans un paysage institutionnel. Il peut bien résumer alors son autobiographie d'une expression qui lui est chère – "la lutte contre les situations acquises et l'incompétence officielle". La correspondance elle aussi participe de cette demande. Elle est organisée en effet pour porter témoignage, voire pour constituer un dossier d'accusation. A Charles-Henri Vergé, juriste de formation et éditeur des comptes rendus des séances et travaux de l'Académie des Sciences morales et politiques, Walras dévoile ses intentions :

"Monsieur,

Dans la supposition que les historiens de l'économie politique voudraient bien s'occuper de moi, je tiens à ce qu'il soit parfaitement établi que, si je n'ai pas été un économiste français, cela n'a pas été ma faute. A cet effet, je classe avec soin les documents relatifs aux principaux épisodes de ma carrière ; et, quand je m'absente de chez moi, je les mets en sûreté chez un ami avec mes autres papiers importants"[2].

Par le volume des papiers laissés derrière lui, Walras serait déjà un personnage original. Mais cette originalité est encore accentuée par le fait que, plus que des papiers, ce sont des dossiers qu'il lègue à la postérité. Plus exactement à un historien qui prendra en charge sa mémoire et montrera, preuves fournies par Walras à l'appui, comment les milieux français ont rejeté ses idées, ont tenté de l'empêcher de se faire entendre.

1. Jaffé, 1615.
2. Jaffé, 806.

L'auteur de ce livre, faisant partie du Centre de Recherche en Gestion de l'Ecole Polytechnique (CRG) n'a donc pas été tout à fait dépaysé en travaillant sur les fonds laissés par Walras. Le chercheur en gestion, en effet, doit en permanence s'interroger sur la façon dont la demande, à lui exprimée par l'organisation dans laquelle il intervient, influe sur sa pratique, sur sa manière d'analyser une situation dont il est lui-même partie prenante. Le CRG, qui procède largement par "études cliniques" engageant le chercheur sur le terrain, face à des demandes exprimées par divers interlocuteurs, a mis au point une pratique par laquelle l'intervenant sur le terrain est confronté aux autres chercheurs du centre qui le contraignent à se situer par rapport à ces demandes.

D'une métaphore, on pourrait dire que ce travail est un peu à l'étude clinique ce que l'approche psychanalytique des grands textes littéraires est à la cure. En effet, la demande de Walras : décrire sa carrière dans l'optique de ses démêlés institutionnels avec la France, milieux officiels et économistes oriente fortement le chercheur. Or, ne disposant bien souvent que du point de vue de Walras lui-même, sans que des recoupements soient toujours possibles, il est parfois difficile de se faire une idée très juste de la situation étudiée.

Néanmoins, qu'un personnage laisse derrière lui une montagne de papiers divers, organisés en dossiers, attendant qu'un historien vienne pour écrire sa biographie dans une optique bien particulière, optique que lui-même a clairement indiquée en rédigeant son autobiographie, est étonnant. C'est la dernière facette, et non la moins intéressante, du "cas" Walras.

*Méthode.*

A la lumière de ce qui vient d'être dit, précisons à nouveau la démarche de ce livre.

Bien que quelques chapitres soient consacrés à montrer ce que les idées de Walras doivent à son père, économiste fécond comme on le verra, à décrire Walras un peu sous les traits du marginal novateur, on s'est assez peu intéressé au processus social de production de ses idées. Il ne s'agit donc pas tant de sociologie de la science que de sociologie de la diffusion des idées. Qu'il nous soit permis d'évoquer ici Max Weber : "le message de Mahomet tout comme celui de Yonadav ben Rékhav ne peuvent "s'expliquer" si l'on fait d'eux le produit de phénomènes démographiques ou de conditions économiques, bien

que leur contenu ait été fortement codéterminé par ceux-ci. Ils sont par contre l'expression d'expériences et de desseins personnels. Mais les moyens intellectuels et sociaux qu'ils utilisèrent, et le fait que ce soit précisément ce type de création qui rencontra un tel succès, ne peuvent se comprendre qu'en fonction de ces conditions de vie"[1]. Mutatis mutandis, cette optique est celle que nous avons retenue pour traiter du cas Léon Walras.

Ce livre est donc focalisé, non pas tant sur les conditions sociales de production d'une doctrine que sur le phénomène social de sa diffusion, sur l'émergence d'une doctrine.

La méthode adoptée par cette étude s'inspire d'un modèle présenté par R. Boudon[2] et F. Bourricaud[3] ; elle consiste à concevoir l'intellectuel comme un producteur opérant sur un marché. Ici, Walras est appréhendé comme le producteur d'une doctrine ayant certaines caractéristiques propres dont son auteur joue pour essayer de la diffuser auprès de tel ou tel groupe, sur tel ou tel marché.

Ce modèle, fiction simplificatrice éclairante, fait de l'émergence réussie d'une doctrine la conséquence d'une adéquation entre une offre et une demande, de son échec le résultat d'une inadéquation entre cette offre et cette demande. Un tel modèle nous a paru pouvoir nous aider à rendre compte d'une grande partie de la complexité du phénomène étudié, en nous permettant notamment de mettre en scène une multiplicité d'acteurs aux stratégies diverses, en un mot comme nous l'avons dit, de nouer une intrigue.

Concrètement, il a fallu procéder en deux temps : construire tout d'abord le paysage dans lequel apparaît puis émerge la théorie walrassienne (première partie : Paysage). Pour ce faire, un état de la demande a été dressé : nous avons mis en évidence l'existence d'une demande sociale, nous avons ensuite isolé les éléments contradictoires qui composaient cette demande sociale (chapitre 1) ; puis, nous avons étudié l'offre, constituée par deux écoles rivales : l'école libérale et l'"école historique" (chapitre 2). Il apparaissait à ce moment que les deux écoles répondaient bien à certains éléments de la demande, mais pas à d'autres. La théorie walrassienne a alors été présentée, en situation dans le paysage, avec l'idée qu'elle répondait (ou essayait de répondre) aux éléments de la demande qui n'étaient pas pris en compte par les deux écoles littéraires (chapitre 3). Nous

1. *Le judaïsme antique, Max Weber*, Plon, 1970, p. 121.
2. *Effets pervers et ordre social*, PUF, 1977.
3. *Le bricolage idéologique*, PUF, 1980.

avons conclu sur ce paysage en faisant apparaître un milieu nouveau en tant que demandeur vis-à-vis de l'économie politique : les ingénieurs ; milieu qui exprime la demande de gestion à laquelle Walras essaye de répondre (chapitre 4). En un deuxième temps, une fois le paysage esquissé, il convenait de décrire et d'analyser la stratégie adoptée par Walras pour faire émerger l'économie mathématique (deuxième partie : itinéraire). La formation de Walras, ses "années d'apprentissage" était bien sûr essentielle à évoquer, car elle marque de son empreinte le choix stratégique (chapitre 5). Il était intéressant d'étudier avant d'en venir à l'émergence dans les milieux scientifique et gestionnaire, la façon dont Walras essaya de s'appuyer pour cette émergence sur le milieu politique : comment il réussit à obtenir un poste en Suisse (chapitre 6), comment il échoua dans une tentative similaire en France (chapitre 7) ; et quels enseignements pouvaient être esquissés à partir de la comparaison entre France et Suisse (chapitre 8). C'est alors que nous avons pu décrire la stratégie adoptée par Walras, professeur à l'Académie puis à l'Université de Lausanne, pour faire émerger l'économie mathématique au plan international et en France (chapitre 9). Enfin, il fallait montrer brièvement ce que la postérité a retenu de son œuvre (chapitre 10), avant de conclure.

Précisons la chose en montrant en quelques phrases comment la situation de Walras, ses "aventures" peuvent être éclairées selon nous.

En France au XIXè siècle, comme dans les autres pays européens, se développe l'enseignement de l'économie. Il semble que ce type d'enseignement soit généré presque spontanément par le corps social si l'on en juge par la floraison de cours libres qui ont lieu un peu partout en France, assurés par des amateurs. Le père de Walras est l'un d'eux. Cet enseignement par ailleurs est introduit dans les facultés, et, officiellement du moins, dans les lycées et les écoles primaires. Il semble bien, à étudier les discours, les articles, les déclarations gouvernementales, que l'on puisse employer l'expression : "demande sociale".

Mais la demande sociale est, par nature, une demande vague. Ne le serait-elle pas, elle serait la demande de tel ou tel groupe, de telle ou telle institution. On peut supposer qu'elle émane donc d'instances sociales diverses comme une cristallisation des demandes de ces diverses instances. Cette cristallisation a les contours imprécis d'une sorte de compromis. C'est que les instances sociales ont des notions précises sur leurs attentes propres, qui ont par contre toute chance d'être largement contradictoires entre elles (d'une instance à l'autre),

ou au moins difficilement conciliables. La cristallisation de ces attentes en une "demande sociale" n'est donc le plus souvent qu'un accord apparent sur une expression, une idée vague. La "demande sociale" est, par nature, un malentendu.

La tâche d'un chercheur, sur un exemple précis, est alors de la déconstruire : dégager les différents éléments qui la composent, montrer les contradictions profondes qui existent entre ces divers éléments.

Au regard du problème Walras, il nous a paru que la "demande sociale" s'exerçant sur les théories économiques pouvait se décomposer en trois éléments distincts et largement contradictoires entre eux.

Premier type de demande : la demande portée par le milieu universitaire, la demande académique ou universitaire. Ce milieu est structuré par des critères d'évaluation, des normes de jugement qui lui sont propres. Certains travaux parlant d'économie ne sont pas considérés comme sérieux s'ils ne répondent pas aux normes. Ils sont alors qualifiés de "journalistiques". Une nouvelle théorie, si elle entend se présenter sur le marché universitaire, doit donc se situer par rapport à ces normes, préciser par exemple son rapport à la tradition, répondre à un certain style, offrir la possibilité de "puzzles" pour reprendre la notion de Kuhn. *La Théorie générale* de Keynes a fourni un magnifique puzzle avec le concept du multiplicateur. Les théories marginalistes, dont celles de Walras et surtout de Jevons, ont permis de construire les premiers indices des prix un tant soit peu utilisables.

Mais à l'époque de Walras, le milieu universitaire des économistes n'existe pas. Avant la fin des années 1870 en France, le titre d'économiste ne signifie rien ou presque. Notamment, il ne sanctionne aucune formation précise : tout individu qui a lu un ou deux livres d'économie, Smith et Say souvent, peut se dire économiste. Ce sont généralement des publicistes, un peu hommes d'affaires et quelquefois enseignants occupant les rares chaires existant alors. Plutôt un groupe de pression, comme on le verra, qu'un milieu universitaire.

La situation évolue lorsque l'économie politique entre dans les facultés de droit, puis lorsqu'est créée une agrégation d'économie. Alors se constitue véritablement un milieu universitaire, mais à l'ombre de la longue tradition du milieu juridique. Dans ces conditions, on le devine aisément, ce n'est que très lentement que l'économie en France conquerra son autonomie par rapport au droit. Quant à une théorie économique de nature mathématique, elle rencontrera dans son développement une opposition lourdement structurée.

Roulleaux (M.), 134, 180, 181, 182.
Ruchet (M.-E.), 176, 202.
Ruchonnet (L.), 12, 16, 133, 139; *chap. 6*, 183, 193, 200; *chap. 8*, 209, 223, 225, 243, 263.
Rueff (J.), 39, 259, 262.
Ruffy (E.), 168, 172, 174, 175, 176, 202, 263.

Saint-Didier, 119.
Saint-Marc (H. de), 259, 262.
Saint-Simon, 122.
Sakharov (A.), 222.
Saleilles (R.), 76, 77, 259, 263.
Sauvage, 103.
Savigny, 76.
Say (J.-B.), 16, 25, 33, 34, 35, 37, 41, 51, 52, 53, 54, 60, 61, 62, 63, 74, 80, 87, 89, 96, 107, 108, 109, 112, 116, 144, 147, 148, 194, 219, 259.
Say (L.), 36, 47, 65, 66, 68, 79, 113, 119, 135, 136, 137, 138, 148, 180, 193, 194, 235, 236, 237, 259, 261.
Schaller (F.), 259, 263.
Schumpeter (J. A.), 15, 98, 99, 100, 113, 227, 231, 247, 259.
Scipion, 221.
Secrétan (C.), 259.
Secrétan (E.), 167, 168, 259.
Seligman (E. R. A.), 149.
Serres (M.), 60, 62, 259.
Simiand (F.), 259.
Simon (A.), 227.
Simon (J.), 135.
Smith (A.), 16, 25, 51, 52, 55, 60, 61, 74, 80, 87, 92, 107, 108, 112, 182, 247.
Solar (F.), 134.
Spencer (H.), 145, 191.
Stringher (B.), 81, 225.

Taine (H.), 39.
Tarde (G.), 230.
Tavernier (R.), 102, 105.
Taxile, 147.
Théry (E.), 78.
Thiers (A.), 120, 180.
Tocqueville (A.), 43, 67, 120, 259.
Tolstoï (L.), 145, 259.

Vacherot (E.), 86.
Valéry (P.), 232, 259.
Vandermonde, 34.
Vergé (C.-H.), 21.
Vernes (J.), 120, 259.
Veyne (P.), 259.
Vigny (A. de), 127.
Villey (E.), 230, 259, 263.
Vuillermier, 171.

Waddington (W.), 190.
Walras (Aline), 242.
Walras (Auguste), 29, 41, 119; *chap. 5*, 156, 209, 210, 211, 215, 219, 232, 259, 260.
Walras (Léon), voir index des matières.
Weber (M.), 22, 260.
Weulersse (G.), 233.
Whitaker (J. K.), 260.
Wickersheimer (E.), 84, 102, 105.
Wicksell (K.), 222.
Wicksteed (P. H.), 150.
Wieser (F. von), 88.
Winock (M.), 72, 253, 260.
Wolff (J.), 29, 260.
Wolowski (R.), 11, 35, 36, 41, 194, 212

Zinoviev (A.), 45, 260.
Zweig (S.), 49, 50, 235, 260.

# *Index des matières*


Académie (puis Université) de Lausanne, 24, 89, 90, 128-129, 134, 139, 151; *chap. 6*, 170-172, 192, 202, 209, 216, 250;
- et les sciences sociales, 172-176;
- jubilé de Walras, 242-243.

Académie des Sciences morales et politiques (Institut de France), 11, 21, 35, 36, 37, 38, 79, 141, 198, 212-213, 223.

Caisse d'associations populaires, 135-138, 149, 183.
Chemins de fer, *voir* demande technique.
Collège de France, 12, 34, 35, 36, 37, 79, 188, 192-193, 194, 195, 196, 198, 218, 250.
Conservatoire des Arts et Métiers, 34, 35, 37, 79, 194, 250.

Demande sociale, 24-25; *chap. 1* (notamment, 41).
Demandes (hypothèse des trois –), 25, 28, *voir* Conclusion;
- demande académique ou universitaire, 25, 44-45, 251-252;
- demande idéologique, 26, 42, 43, 71, 96-97, 115-116, 165, 251-252;
- demande technique, ou de gestion, 26-28, 45-49, 81, 97, 116, 123, 165-166, 251-252;
  - assurances, 49-50, 235, *voir* Institut des Actuaires français;
  - Chemins de fer, 48, 100-113;
  - impôts, 48;
  - libre - échangisme / protectionnisme, 48, 72, 181-183, 216, 241;
  - monnaie, 45-47, 224-225.

Ecole Centrale, 186.
Ecole des Hautes Etudes, 217, 230.
Ecole des Mines de Paris, 10, 11, 18, 39, 79, 117, 122, 186, 227;
- Walras et les Mines, 127, 128, 130, 142, 143.

Ecole des Ponts et Chaussées, 12, 38, 39, 79, 117, 186, 187, 194, 196.
Ecole libre des Sciences politiques (Sciences-Pô), 39, 117, 188-189, 190, 196-197, 227.
Ecole Normale supérieure, 10, 34, 37, 40, 139, 188, 219, 232-233, 250.
Ecole Polytechnique, 10, 18, 39, 79, 117, 127, 187, 188;
- Walras et l'X, 127, 128, 130, 142, 214, 234.